

VANITY FAIR

CULTURE POP PEOPLE ACTUALITÉS STYLE ENQUÊTES LE MAGAZINE VIDÉOS



Mystère Les absences de Michel Houellebecq

Depuis le succès des *Particules élémentaires* en 1998, Michel Houellebecq entretient l'image d'un écrivain neurasthénique et incontrôlable. Ses disparitions multiples nourrissent le mythe d'un auteur hors-système. Pour percer les secrets du romancier, THOMAS PITREL a rencontré ceux qui ont bu, voyagé et travaillé avec lui.

Au téléphone, la présidente de Flammarion, **Teresa Cremisi**, a une façon aimable de fermer la porte sans la claquer : « *Oui, bien sûr, Michel est au courant que vous faites son portrait – et ça l’amuse. Je vais tâcher de le convaincre. Mais ce sera difficile.* » J’avais compris. Voilà des semaines que mes demandes d’entretien, adressées par tous les canaux officiels et officieux, directs et indirects, professionnels et amicaux, sont restées lettre morte. De retour en France après douze ans d’exil en Espagne et en Irlande, **Michel Houellebecq** vit protégé comme une star hollywoodienne. S’il est un monument de la littérature, c’est un monument qui ne peut être visité. En tout cas, pas par n’importe qui. Pour assurer la promotion de son recueil de poésie, *Configuration du dernier rivage*, paru au printemps, son éditrice précise qu’il n’a accepté de répondre qu’à « *des amis journalistes* » et mentionne **Sylvain Bourmeau**, directeur-adjoint de *Libération*, et **Nelly Kapriélian**, chroniqueuse littéraire aux *Inrockuptibles*. Il a tout de même fait quelques passages dans des émissions de radio et de télévision, où il a livré de laconiques confidences prononcées d’une voix monocorde.

Au mois d’avril, l’auteur de *La Carte et le Territoire* a aussi accepté de présider le jury de la **Conférence du stage**, concours d’éloquence qui voit s’affronter chaque année les espoirs du barreau au Palais de Justice de Paris. En tendant l’oreille, on l’a entendu grommeler ses conseils aux jeunes avocats : avoir « *l’air moins convaincu, pour laisser le public faire le reste du travail* » ; « *inclure des détails un peu gore* » dans les plaidoiries ; « *se répéter davantage, parce qu’on ne se répète jamais assez.* ». C’est ce soir-là que j’ai réussi à m’approcher le plus près de **Michel Houellebecq**. Je l’ai abordé dans un couloir du tribunal. Comme il commençait à répondre avec douceur, en serrant contre lui un sac à dos, son attachée de presse a bondi en me fusillant du regard : « *Il est presque 22 h 30 ! Nous parlerons de votre article une autre fois.* » Ce fut jamais.

S’il reste une incertitude sur la date de naissance de l’homme (Houellebecq annonce 1958, certains biographes évoquent plutôt 1956), celle de la star ne fait aucun doute : 1998. L’année des *Particules élémentaires*. « *Pour tous les critiques, c’était quelque chose* », se souvient **Pierre Assouline**, alors directeur du magazine *Lire*. À cette époque, Houellebecq a déjà publié un roman gorgé de sexualité contrariée (*Extension du domaine de la lutte*), un essai sur l’auteur de science-fiction Lovecraft, des poèmes, un manifeste (*Rester vivant*). Ce nouveau livre va le propulser dans une autre dimension. **Philippe Sollers** décrypte : « *Si vous allez aux antipodes de Paris, vous savez où vous arrivez : à Auckland. Eh bien, Houellebecq et moi sommes aux antipodes, c’est-à-dire que nous sommes le contraire l’un de l’autre sur tout. Il est Schopenhauer, je suis Nietzsche.* » Coincé dans une petite pièce entre son bureau et sa bibliothèque, au premier étage de l’immeuble de **Gallimard**, il commente avec bienveillance la réussite de son jumeau maléfique en manipulant son fameux porte-cigarette : « *C’est un nihiliste. Son succès est simple à expliquer. Il est venu parler de son époque et de la misère sexuelle d’une façon tout à fait crue, précise.* »



Michel Houellebecq avec Philippe Sollers, le 12 novembre 1998 (JACQUES DEMARTHON / AFP).

CLOCHARD À MONACO

Diplômé d'agronomie, le Houellebecq d'avant *Les Particules élémentaires* s'est longtemps contenté d'emplois d'informaticien (notamment en tant que contractuel au ministère de l'Agriculture de 1983 à 1986) au rythme de sa sainte-trinité : **travail-dépression-congé maladie**. Il a dû se mettre en disponibilité pour rédiger son grand œuvre. Une fois touché par la célébrité, l'écrivain se mit à rêver d'une carrière de pop-star. **Jean-Claude Vannier**, le génial arrangeur de Serge Gainsbourg qui a composé quelques chansons pour l'auteur, se souvient de cette mue éclair : « *Je lui ai dit : "T'auras pas de mal à faire de la musique ?" Il m'a répondu : "Jean-Claude, il faut bien que tu te rendes compte que maintenant je suis célèbre." J'ai trouvé ça joli de le dire aussi simplement.* »

Passé du fonctionnariat au vedettariat, **Houellebecq** apprend le métier de rockeur dès l'an 2000. Il enregistre alors avec le compositeur **Bertrand Burgalat** l'album *Présence humaine*, dans lequel il psalmodie ses textes sur des mélodies des années 1960. Le musicien suédois **Peter von Poehl** a participé à la tournée. Il en raconte ses souvenirs au Café de la mairie, place Saint-Sulpice, devant lequel il a attaché son vélo pliant. « *Sur scène, dit-il, je jouais le chef d'orchestre. Malheureusement, je ne parlais pas un mot de français. J'avais écrit des expressions en phonétique, comme "panini saumon", pour repérer les moments où il fallait changer de partition. Sauf que lui oubliait souvent son texte. Ça devenait musicalement assez absurde, mais pas mal.* » Chérif, l'éclairagiste des concerts, ajoute : « *Au début, je n'éclairais pas trop la salle. Il était recroquevillé sur lui-même, très timide, et puis il a eu un déclic. Plutôt que de rester planté sous les lumières, il s'est assis au bord de la scène pour déclamer ses textes.* » Entre deux galas, Houellebecq suit le camion de tournée en voiture avec sa femme, **Marie-Pierre**. À Angoulême, il se produit dans une friche industrielle après des combats de catch féminin. Sous le soleil de Monaco, suant sous son éternelle parka élimée, il

se fait contrôler par des policiers qui l'ont pris pour un clochard. Au festival Benicàssim, près de Barcelone, il passe l'après-midi avec **Jean-Louis Murat**, les pieds dans une piscine.

Au fil des jours, Houellebecq a de plus en plus de mal à se concentrer sur ses concerts. Chérif : « *Il était un peu perdu, il travaillait sur le casting de son moyen-métrage érotique pour Canal +, La Rivière. Son éditeur lui tapait sur les doigts parce que la suite était un peu longue à arriver. Alors les bouteilles de vin passaient plus rapidement.* » Les rapports entre **Houellebecq et Burgalat**, à l'époque fauché et rendu presque aveugle par le diabète, se détériorent : « *On a fait une pochette d'album qui ne lui plaisait pas, se souvient le musicien. Il voulait faire un clip avec Philippe Harel mais on n'avait plus de budget ; il ne comprenait pas pourquoi on avait retiré de l'album les morceaux de Vannier, qui n'avaient rien à voir avec le reste. Bref, parce que je ne l'ai pas suivi sur deux ou trois trucs, il a quasiment essayé de me tuer.* » **Burgalat** évoque le concert de Berlin en 2000 comme une scène fatidique. Des dizaines de journalistes, une salle comble, mais pas de Houellebecq. Au bout du fil, Marie-Pierre et lui prétextent des problèmes de circulation. « *En fait, ils étaient encore à Munich, explique Peter von Poehl. Il nous disait : "Et si on faisait le concert demain ? Je suis un peu fatigué."* Comme je parle allemand, j'ai annoncé au public qu'il ne viendrait pas. Il a fallu improviser sans lui. » Le divorce est consommé entre Houellebecq et Burgalat lors d'une dernière représentation à l'Olympia. « *Ça s'est pris par le colbac et ça a failli se cogner, quelque chose de grave* », se rappelle Chérif. Des années après, Houellebecq a voulu ridiculiser Burgalat dans *La Possibilité d'une île*. Mais le compositeur est parvenu à faire retirer le passage avant la parution du livre.



Michel Houellebecq sur la scène du festival "La route du rock", le 13 août 1999 à Saint-Malo (Emmanuel Pain/AFP)

UNE PÉTANQUE AVEC RAËL

Teresa Cremisi confesse son impuissance au bout du fil. Elle est désolée. « *Je le vois à peine, il est passé en coup de vent avec une chemise de bûcheron.* » Au même moment, **Michel Houellebecq** se démultiplie sur les plateaux de télévision – sur France 5, il offre une blouse à fleurs à **Alessandra Sublet**; dans « Le Petit Journal », il sourit aux vanes de **Yann Barthès**. Plus personne ne lui reparle de l'épisode qui, en 2001, lui permit d'accéder au rang de provocateur politique. Son nouveau roman, *Plateforme*, dont le tourisme sexuel constituait la toile de fond, venait de sortir. À Lire, **Pierre Assouline** n'était pas emballé mais la rédaction, elle, tenait à consacrer à Houellebecq la couverture de son numéro de rentrée. « *Le lendemain, se souvient Assouline, le journaliste qui a fait l'interview m'appelle et me dit : "Tu sais, il m'a emmené dans un bar à Opéra, on est sortis complètement pétés à 2 heures du matin"*. » Au milieu de la transcription de leur conversation, une phrase retient son attention : « *La religion la plus con, c'est quand même l'Islam.* » Assouline demande à écouter la bande, la citation est authentique. « *C'est vrai qu'il était éméché, précise-t-il, mais il est tout le temps éméché, et dans le reste de l'entretien, il disait des choses très sensées. Nous avons laissé la phrase mais j'ai pris mes distances dans l'édito.* » Évidemment, la parution fait scandale. Houellebecq est poursuivi en justice par plusieurs associations, mais il compte des soutiens de poids : Philippe Sollers bien sûr, l'écrivain espagnol Fernando Arrabal et même Salman Rushdie, qui signe un texte en sa faveur dans le *Guardian*. Blanchi en 2002 à l'issue d'un procès surmédiatisé, Houellebecq s'est quand même fait peur. « *Quand il était bourré, il répétait qu'il voulait une fatwa, rigole aujourd'hui Bertrand Burgalat. Mais là, le cabinet du premier ministre a appelé chez Flammarion pour lui dire que deux ou trois sites musulmans proféraient des menaces. Et Michel a dû être insulté une fois dans la rue.* »

Houellebecq part se réfugier en Irlande, dans sa maison de **l'île de Bere**, acquise peu de temps auparavant grâce à la fiscalité accueillante du pays pour les artistes. Mais même à 700 kilomètres de Paris, le romancier ne se sent pas en sécurité. **Marie-Pierre** l'a encore quitté et il reçoit des appels anonymes. Il téléphone à **Michel Déon**, lui aussi Irlandais d'adoption. « *J'ai pris ma voiture puis le ferry pour aller jusque chez lui, raconte l'académicien, aujourd'hui âgé de 94 ans, appuyé sur sa canne dans les salons de l'hôtel de l'Université à Paris. Toutes les vitres étaient cassées. J'ai passé la nuit avec lui et, effectivement, il y a eu des appels où l'on n'entendait qu'une respiration au bout du fil.* » Le lendemain matin, il décide de l'héberger. C'est ainsi que le **11 septembre 2001**, Houellebecq se retrouve chez Michel Déon, devant la télévision. S'ensuit une grosse déprime. « *Il ne faisait rien de ses journées et il dormait avec son chien, s'anime Déon. Au bout de deux semaines, j'ai dû lui dire de partir, sinon il serait encore chez moi aujourd'hui.* »

En 2003, l'auteur des *Particules* devient insaisissable. Après avoir étudié de près l'univers échangiste, puis celui des voyages organisés, il choisit de s'intéresser aux sectes. Le gourou **Claude Vorilhon**, alias **Raël**, fondateur d'une congrégation bizarre qui attribue la création de la vie à une peuplade extraterrestre, l'a reçu lors d'une convention en Suisse puis d'un stage en Europe de l'Est. Il semble avoir gardé un souvenir agréable du séjour de l'écrivain parmi ses adeptes : « *Il était très amical et fraternel, confie-t-il. Nous avons beaucoup ri.* » Le fondateur du mouvement raélien assure aussi l'avoir initié à la pétanque. Si certains reprochent à **Houellebecq** son empathie avec les membres de la secte, dénommés « Elohimites » dans *La Possibilité d'une île*, l'auteur aurait éprouvé de la gêne à tourner leur culte en dérision. « *Je*

culpabilise un peu parce que je suis allé chez Raël, j'ai fait copain-copain, mais quand il va lire mon livre, il va être cruellement déçu parce qu'il va bien voir que je me fous de leur gueule », confie-t-il à Vannier. Ce dernier n'a pas oublié l'accueil mitigé que les médias lui avaient alors réservé : « *À la télé, je vois une journaliste qui lui lance : "Enfin quand même, vous avez été adepte de la secte de Raël."* Mais qui sont ces gens ? Ils ne lisent pas les bouquins ? J'ai vu des intervieweurs carrément malhonnêtes avec lui, inutilement agressifs. De petites personnes qui osent parler comme ça à un écrivain, je trouvais ça insupportable. »

Houellebecq a sans doute découvert à ce moment-là que les médias peuvent à la fois le vénérer et le persécuter. Il a appris à en jouer. La campagne de promotion de son livre de poèmes en témoigne : après les interviews annoncées par Teresa Cremisi dans *Libération* et *Les Inrockuptibles*, *Le Point* et *Marianne* ont aussi eu droit à leurs entretiens exclusifs. Entre deux saillies philosophiques, l'écrivain explique qu'il est « *stupide de séparer amour et baise* », que l'homme « *est toujours une bite frétilante, un être soumis* » ou encore que « *l'aptitude au sexe, c'est plus important que la beauté* ». Ses ex vont être ravies. On m'a d'ailleurs donné le numéro de l'une d'entre elles. Je tente ma chance au téléphone : « *Ah oui, Michel, répond une voix amusée. Je l'ai connu en 2001. J'avais 23 ans, j'étais presque vieille pour lui. J'en ai parlé avec beaucoup de femmes par la suite et même si c'est difficile à expliquer, il y a quelque chose de très érotique chez cet homme. Il parle très bien de sexe dans ses livres, ce qui est rare. On a envie de le prendre dans ses bras. À l'époque, pour ses lectrices, c'était un peu George Clooney.* » Facile à draguer, en plus. Une simple lettre adressée chez Flammarion avait suffi. Je lui demande aussitôt un conseil pour approcher l'écrivain. « *Désolée, il m'a rappelée parce qu'il avait eu un coup de cœur pour mon prénom.* » De toute évidence, le mien n'était pas assez sexy pour lui.

TRANSFERT ET TRAHISON

Reprenons l'histoire. Le 27 avril 2004, alors qu'il réunit ses cadres pour un séminaire de direction au Centre des congrès de **Deauville**, **Arnaud Lagardère** annonce par surprise que l'auteur des *Particules* rejoint son groupe – il vient de signer chez Fayard – et, sous une salve de bravos, pousse l'intéressé sur la scène comme un président de club de foot officialisant le recrutement d'un nouvel avant-centre. La réponse de l'écrivain n'est pas plus élaborée que celle d'un footballeur : « *Je suis content, j'aime bien les grands groupes.* » Pour négocier son contrat, Houellebecq s'est adjoint les services d'un agent de cinéma, **François-Marie Samuelson** (qui gère les intérêts de **Juliette Binoche**, Michael Haneke et Alain Resnais). Le monde des lettres, choqué, évoque un chèque de bienvenue d'un million d'euros. Muet à l'époque, **Claude Durand**, alors PDG de Fayard (et aujourd'hui retiré) confirme le montant : outre lui-même, confie-t-il, « *seuls Houellebecq et son agent étaient dans le secret* ». **Raphaël Sorin**, son éditeur depuis *Les Particules*, est mis devant le fait accompli. Le contrat prévoit non seulement la publication de son prochain roman (ce sera *La Possibilité d'une île*) mais aussi son adaptation au cinéma. Flammarion annonce des recours judiciaires, un éditeur anonyme déplore dans *Lire* « *l'arrivée de mœurs footballistiques* » dans la littérature. « *En réalité, nous avons fait des calculs très précis, explique Claude Durand. À partir de 250 000 exemplaires et une quarantaine de traductions, l'affaire devenait rentable. Or ces objectifs étaient très réalistes pour Houellebecq. D'ailleurs, je crois savoir que d'autres éditeurs, comme Gallimard, lui avaient proposé une somme encore plus importante. Cela n'avait rien d'extravagant.* » Il renouera cependant avec Flammarion quelques années après. Un deuxième choc survient en

septembre 2005, avec la parution d'une biographie intitulée *Houellebecq non autorisé* (Maren Sell). Son auteur, le journaliste **Denis Demonpion**, décortique la vie de l'écrivain avec force détails et témoignages de proches. Si l'ouvrage n'est pas à charge, il développe une théorie selon laquelle le romancier se serait inventé une nouvelle vie en occultant des éléments de l'ancienne. À la lecture, Houellebecq se dit détruit. « *Tous mes amis m'ont trahi ; presque tous* », se désole-t-il sur son site internet. Il raye de la liste ceux qui ont osé parler au journaliste. **Dominique Noguez**, auteur deux ans plus tôt d'un livre élogieux (*Houellebecq, en fait !*) compte parmi les bannis. Même avec le recul, il semble toujours traumatisé. « *Si je ne vous ai pas rappelé, c'est que je ne veux pas vous parler, chuchote-t-il au téléphone. Arrêtez de me poser des questions, sinon je vais être obligé de vous répondre et on n'en finira pas...* »



*Michel Houellebecq et son chien à Dublin, en 2002
(Peter Marlow/Magnum Photos)*

CROQUETTES POUR CHIEN

Quelques mois plus tard, quand *La Possibilité d'une île* paraît aux Pays-Bas, **Michel Houellebecq** refuse de se déplacer pour en faire la promotion ; il demande aux journalistes de venir à lui dans les Vosges. « *On a dû faire cinq interviews par jour*, estime son traducteur néerlandais, Martin de Haan. *Mais Michel pouvait avoir des absences. Un jour, il est arrivé une heure ou deux après le rendez-vous. Il était parti acheter des croquettes pour son chien.* » **Éric Altmayer**, qui a produit le film tiré du roman, dresse un bilan mitigé de cette période. Il m'accueille dans les bureaux parisiens de sa société, Mandarin, au milieu des planches de surf,

souvenirs de son plus grand succès, *Brice de Nice*. « *Michel venait ici, il se mettait dans son coin, faisait des réflexions parfois incongrues, fumait ses clopes. J'étais très impressionné par sa détermination. Une fois, j'ai dû lui dire qu'il nous manquait un million d'euros pour boucler le film. Il m'a répondu : "Ok, on fait 50/50." Et il a mis 500 000 euros de sa poche.* » L'écrivain ne demande rien en échange, sinon que la production respecte à la lettre ses partis pris artistiques. Le problème est qu'ils sont parfois déroutants. « *Sur un dialogue important, raconte Altmayer, il ne filme que le champ d'un acteur et pas celui du personnage principal. Benoît Magimel, qui jouait le premier rôle, va le voir et lui dit : "Ce serait quand même bien de faire le contrechamp."* Houellebecq répond : « *Non, non, ce qu'il raconte n'est pas intéressant.* » Il a pris les remarques comme des agressions, et à l'arrivée c'est un objet artistique complètement raté. »



Michel Houellebecq sur le tournage de *La Possibilité d'une île* (T.C.D. / VISUAL Press Agency)

La sortie du film, en septembre 2008, vire au cauchemar. Très vite, Houellebecq va disparaître à nouveau. Le producteur raconte : « *Michel a compris que nous allions dans le mur, alors il est retourné se planquer en Irlande. Tout simplement. Il ne m'a même pas passé un coup de fil.* – *Vous n'avez pas pu le ramener ?* – *J'ai essayé, j'ai appelé son agent, Samuelson. Il m'a répondu : "Oh bah, pfff..."* »

À sa décharge, Houellebecq vient de vivre une épreuve personnelle : la réapparition de sa mère, avec laquelle il est brouillé depuis quinze ans. Dans ses précédents livres, il n'était pas tendre avec elle, dessinant en creux un personnage de hippie irresponsable qui a abandonné ses enfants. Il avait même assuré aux *Inrockuptibles* qu'elle était morte – il expliquera plus tard qu'il le croyait sincèrement... Or voilà que l'invisible maman, **Lucie Ceccaldi**, publie une autobiographie, *L'Innocente* (Scali, 2008), dans laquelle elle consacre des lignes très désagréables à son fils. « *C'était un livre d'une bêtise et d'une médiocrité insondables* », juge Pierre Assouline, persuadé pourtant d'être « *le seul qui n'en ait pas dit un mot* ». « *Je n'allais*

pas lui tomber dessus en me servant de sa mère », justifie-t-il. *Le Monde* n'a pas cette pudeur. Dans l'édition du 30 avril 2008, le journal octroie une page entière à Lucie Ceccaldi, qui balance : « *Si, par malheur, Michel remet mon nom sur un truc, il va se prendre un coup de canne dans la tronche, ça lui coupera toutes les dents, ça, c'est sûr ! Et ce n'est pas Flammarion ni Fayard qui m'arrêteront.* » **Sollers** résume : « *Elle l'aplatit, elle dit qu'il ne faisait pas son caca quand il était bébé. On n'a jamais entendu une mère parler comme ça de son fils. Tout cela atteint des degrés de violence que le lecteur perçoit dans les livres de Houellebecq – et que lui arrive à maîtriser au prix d'une souffrance considérable.* »

Au-delà du déballage public, Houellebecq ne supporte pas la façon dont certains journalistes le traitent. Dans sa correspondance avec **Bernard-Henri Lévy**, publiée en 2008 sous le titre *Ennemis publics* (Flammarion / Grasset), il dénonce la « *meute haineuse* » et se dit « *mal à l'aise et désarmé devant l'hostilité franche* ». « *Chaque fois, écrit-il, (...) j'ai éprouvé la même sensation que lorsqu'en proie à une crise d'eczéma particulièrement douloureuse, je finis par me gratter jusqu'au sang. Mes vésicules eczémateuses se nomment Pierre Assouline, Didier Jacob, François Busnel, Pierre Mérot, Denis Demonpion, Éric Naulleau, tant d'autres.* » La comparaison ne plaît pas particulièrement à Assouline, qui tient cependant à relativiser : « *Il a laissé certaines insultes mais ce qui était trop diffamatoire a été retiré. L'éditeur lui a dit : "On va se retrouver devant les tribunaux, on ne peut pas traiter quelqu'un de fils de pute par écrit, il y a des limites quand même."* Lui, il s'en foutait. »

« COMME LES BÉBÉS PHOQUES »

Les semaines passent et la perspective d'une entrevue avec l'insaisissable écrivain s'éloigne de plus en plus. La promo de son recueil, pourtant, continue. Il fait maintenant la tournée des radios. Les mêmes phrases reviennent en boucle. « *La poésie du XIXe siècle est la seule qui vaille.* » « *J'ai l'impression qu'il n'y a plus de président en France depuis l'élection de François Hollande.* » « *L'hostilité de la population pour ses gouvernants a beaucoup augmenté.* » « *Je suis pour les référendums d'initiative populaire.* » Son agent, **François-Marie Samuelson**, a daigné répondre à mes sollicitations. Par mail, il me « *remercie pour cette proposition [de rendez-vous] mais en raison d'un emploi du temps chargé, notamment dû à des déplacements, [il] ne peut malheureusement pas donner une suite favorable* » à ma demande. Teresa Cremisi, elle, continue de jurer qu'elle fait tout pour convaincre son auteur de me recevoir mais elle-même ne souhaite pas témoigner. Aperçu par hasard sur LCI à une heure de faible écoute, Houellebecq évoque sa grand-mère, Henriette. C'est elle qui l'a élevé et lui a transmis son nom de jeune fille en guise de pseudonyme. Il réprime un sanglot. Il est ému. Et émouvant.

En 2010, c'est un Houellebecq *new look* qui revient sur le devant de la scène avec son cinquième roman, *La Carte et le Territoire*. Moins polémique, plus apaisé. Certains y voient un changement de stratégie de communication lié à l'impérieuse volonté de Flammarion d'obtenir enfin le Goncourt. Pierre Assouline se souvient de la relation entre Houellebecq et François Nourissier, l'ancien président du prix, mort en 2011 : « *Il était de notoriété publique que Nourissier faisait tout pour que Michel remporte le prix. Un jour, il m'a dit : "Vous savez, je connais bien Houellebecq. Chaque fois qu'il est à Paris, il vient me voir et nous allons promener nos chiens. C'est une amitié canine." Houellebecq était quand même plus stratège que je n'imaginai. Aller promener son chien avec le président de l'Académie Goncourt, jamais personne n'avait osé faire ça.* » Une chose est sûre : le soupçon de plagiat qui entoure la sortie du roman est vite étouffé. Accusé d'avoir recopié des passages sur Wikipedia, Houellebecq a choisi d'assumer ses emprunts (des remerciements ont été rajoutés dans les éditions ultérieures du livre), qui ne juraient d'ailleurs pas avec son style très froid.

Le 8 novembre 2010, les chaînes d'information en continu donnent la « priorité au direct » devant le restaurant Drouant, où le prix Goncourt vient d'être annoncé. Les cameramen courent d'un endroit à l'autre à chaque rumeur d'arrivée de Houellebecq, qui finit par leur lâcher : « *Vous faites un métier bien inhumain.* » **Raphaël Sorin**, son ancien éditeur, s'approche de l'auteur et le serre dans ses bras en criant : « *On les a niqués !* » Devant une assistance conquise, Houellebecq lance, grandiose : « *Si je n'avais pas eu ce prix, il y aurait eu de l'énerverment en France, et ce n'est pas souhaitable. Notre pays n'en a pas besoin. J'étais devenu une grande cause, comme les bébés phoques. Il fallait sauver le Goncourt de Houellebecq.* » D'ordinaire si réservé, il se laisse aller au sentimentalisme : « *Je suis heureux d'être entouré de vous tous qui m'aimez.* » À côté de Raphaël Sorin, figurent sur la photo de famille Teresa - Cremisi, **Frédéric Beigbeder**, François-Marie Samuelson, BHL et quelques journalistes « *compagnons de route* ».

Moins d'un an après, c'est la panique : Houellebecq est une nouvelle fois introuvable. Certes, il a l'habitude de se faire oublier pendant des semaines en coupant son téléphone. Mais cette fois, voilà qu'il a séché la tournée médiatique prévue en Belgique et aux Pays-Bas. Il ne répond pas à ses e-mails depuis trois mois. La presse échafaude des théories plus ou moins fumeuses, la palme de l'audace allant sans doute au quotidien *Midi libre*, qui titre carrément : « *Disparition de Michel Houellebecq : la piste Al-Qaïda évoquée !* » Après quelques jours d'inquiétude, **Sylvain Bourmeau** sur Twitter et **Nelly Kapriélian** sur le site des *Inrocks* mettent fin au suspense. L'auteur va bien, assurent-ils. Aucune explication ne suit. « *J'estime qu'un artiste n'est pas un fonctionnaire et a le droit de "disparaître" s'il ne se sent pas de faire quelque chose* », justifie Nelly Kapriélian. L'écrivain **Catherine Millet** relativise : « *Michel n'est pas non plus un solitaire qui aurait besoin de s'enfermer chez lui, de ne voir personne. Il est très entouré par ses amis.* » Comme le sociologue **Michel Maffesoli**, qui l'invite souvent à dîner dans son appartement parisien du boulevard Saint-Germain. Les deux hommes partagent une sympathie pour le théoricien du tourisme Rachid Amirou (décédé en 2011), qui a influencé le romancier dans son domaine. « *Lors des funérailles de Rachid, raconte Maffesoli, Michel a fait un discours très émouvant. Derrière son air froid et désinvolte, il a montré ce qu'il avait dans le cœur.* » Après le divorce de Houellebecq, Michel Déon le croise à l'aéroport irlandais de Shannon : « *Je m'étais esquivé une jambe, j'étais en chaise roulante, mais la seule chose qu'il m'a dite, c'est : "Clément est mort." Je n'ai compris qu'ensuite qu'il parlait de son chien, il m'a dit ça comme s'il s'agissait de son père ou de sa mère.* »

C'est après la mort de l'animal qu'il décide de revenir en France. Il faut croire que ce come-back est à lui seul un événement : le 16 décembre 2012, l'AFP l'annonce comme le retour de l'enfant prodigue. Quelques mois plus tôt, Houellebecq a acheté un appartement dans une tour des Olympiades, cette dalle posée au cœur du XIII^e arrondissement à la fin des années 1960. « *Je suis rentré pour voir sombrer le socialisme* », blague-t-il devant une journaliste de *Marianne*, lors d'une fête organisée pour les 40 ans de la revue *Art Press*. « *S'il est revenu, tempère Catherine Millet, c'est surtout qu'il était fatigué de devoir parler anglais toute la journée.* » Le réalisateur **Guillaume Nicloux**, qui avait offert à l'écrivain le rôle du patron du contre-espionnage dans un téléfilm, *L'Affaire Gordji*, avance une explication plus flatteuse : « *Je suis actuellement en phase de montage d'un film dans lequel Michel Houellebecq a une place très, très importante. Ça s'appellera L'Enlèvement de Michel Houellebecq et évoquera justement la période où il a soi-disant disparu. On a tourné en juin, le film devrait sortir l'année prochaine.* » Reste une question primordiale : pourquoi une tour au milieu du quartier chinois ?

Jérôme Coumet, le maire (socialiste) du XIII^e, a sa petite idée sur la question. Il me reçoit dans son bureau décoré d'œuvres d'art, avec vue sur la place d'Italie. Son amitié avec Houellebecq est née en 2011. Constatant qu'une partie de *La Carte et le Territoire* se déroulait dans son arrondissement, l'édile y avait organisé avec le journaliste Frédéric Bonnaud (actuel directeur de la rédaction des *Inrocks*), un ami d'adolescence, une émission de radio au milieu de l'hypermarché Casino du boulevard Vincent Auriol. Houellebecq a joué le jeu, tout le monde a fini au restaurant du coin. « *Après le repas, c'est moi qui l'ai ramené aux Citadines, où il était descendu* », raconte monsieur le Maire. Les deux hommes se sont ensuite revus lors d'un dîner avec l'artiste Robert Combas, cité par l'écrivain dans son dernier roman. « *Un jour, confie Jérôme Coumet, j'ai fini par lui dire : "Tu as envie de revenir à Paris ? Pas de problème, je te mets en relation avec des agents immobiliers, ils vont te faire visiter des appartements dans les tours du quartier et tu trouveras peut-être ton bonheur."* Je pense qu'il aime sincèrement cette architecture des années 1970, qui est si souvent pointée du doigt. »

UN SKETCH SUR ARDISSON

Et si c'était là, en plein XIII^e, que se trouvait la dernière chance de rencontrer **Michel Houellebecq** ? Première tentative au Casino où se déroulait l'émission de radio. « *Oui, j'en ai entendu parler, mais je n'étais pas en fonction à l'époque, et je suis désolé mais nous avons beaucoup de travail ce matin, je dois vous laisser.* » Hélas, sans doute à cause du turn-over du secteur, aucun des employés actuels ne travaillait ici il y a deux ans. Le rayon « livres » compte bien des exemplaires du dernier Marc Levy et de la biographie de Zlatan Ibrahimovic, mais pas un seul Houellebecq. Deuxième essai sur la dalle des Olympiades. « *Oui, il paraît qu'il s'est installé dans le coin mais je ne l'ai encore jamais vu* », s'attriste le seul libraire de l'esplanade. Réponse identique dans les restaurants chinois des alentours : « *Houellebecq ? Écrivain ? Non, désolé, connais pas.* » Comme le dit Jérôme Coumet, « *on ne doit pas l'ennuyer tant que ça quand il sort* ».

Comment vit-il à Paris ? « *Je suis définitivement classe moyenne dans mes aspirations* », a-t-il déclaré un jour. Durant son procès, en 2002, il résidait dans un appartement de luxe près de Montparnasse, mais les pièces étaient quasiment vides. Il s'était offert une grosse berline en 2004, mais c'était pour brûler le bitume des autoroutes espagnoles afin d'écrire *La Possibilité d'une île*. En réalité, ses goûts ressemblent à ceux de ses personnages, presque jamais riches et presque jamais pauvres. On finit par se demander si ses chemises mal taillées et sa parka Camel ne feraient pas partie de la panoplie créée pour les médias. « *J'ai longuement observé comment il s'habillait et j'en ai conclu que ce n'était absolument pas déplorable*, sourit Jean-Claude Vannier. *Ses godasses, on ne les trouve nulle part. Le petit sac à dos minable, idem. En fait, c'est une sorte de dandysme. Je trouve ça d'une très grande force esthétique.* » **Michel Maffesoli**, spécialiste de la vie quotidienne et de la banalité, a trouvé à qui parler avec Houellebecq. « *Il est postmoderne dans ce qu'il écrit et dans ce qu'il est, phosphore le sociologue. Il s'habille très mal parce que c'est ce qu'il aime. Moi je ne regarde pas "Plus belle la vie" par plaisir, c'est un objet d'étude. Lui se sent à l'aise quand il regarde des émissions vautré dans son canapé.* »

“ Qu’on aime ou qu’on n’aime pas, c’est fait, c’est archivé, il va rentrer dans les classiques. ’ Philippe Sollers ”

À l’intérieur de son nouvel appartement, Houellebecq a installé un écran géant et des haut-parleurs dans toutes les pièces pour ne rien manquer de ses programmes favoris. Le traducteur et écrivain brésilien **Juremir Machado da Silva**, qui a passé une semaine avec lui en Patagonie en 2007, se rappelle qu’entre deux conversations philosophiques sur les qualités respectives des manchots et des loups-marins, l’écrivain parlait aussi de télévision. « *Il aimait bien Jean-Pierre Pernaut parce qu’il y avait beaucoup de reportages sur les vaches de Normandie dans ses journaux. Il adorait chanter et aussi faire des imitations. Un jour, il a fait une sorte de sketch d’une quinzaine de minutes où il jouait Thierry Ardisson en train de m’interviewer. C’est sûr que personne ne l’imagine comme ça. En général, c’était quand nous avions bu.* » Maffesoli confirme ce goût de l’ivresse : « *Il a cette formule : “Tout l’alcool est bon.” Avec ce côté que je conçois fort bien : boire pour boire. Pour se casser la gueule. On l’oublie parce qu’on veut paraître sophistiqué mais l’idée est simple : il faut lutter contre l’angoisse du temps qui passe.* » Pour en revenir à Jean-Pierre Pernaut, il faut tout de même noter que, malgré tous les éloges qu’il lui a décernés, le journaliste de TF1 ne doit pas être de ses « amis » : il ne l’a jamais interviewé au « 13 heures ».

Tous ses proches me l’ont certifié : **Michel Houellebecq** est hanté par l’idée de la mort. Ce n’est pas d’une originalité folle, et encore moins surprenant chez un écrivain capable de décrire son propre assassinat dans *La Carte et le Territoire*. Son recueil de poèmes s’appelle *Configuration du dernier rivage*. A-t-il peur de passer à côté de la postérité ? Philippe Sollers bondit : « *Qu’on aime ou qu’on n’aime pas, c’est fait, c’est archivé, il va rentrer dans les classiques. Je le considère comme plus important que n’importe quel écrivain américain actuel.* » L’éditeur **Léo Scheer** raconte l’une de ses conversations avec Houellebecq. « *Il venait de voir son père, il était traumatisé, et il m’a dit : “Il a 85 ans, il est malade, il est mourant.” Là, il a réfléchi puis il a ajouté : “Tu sais, je vais te dire un truc. Il va quand même beaucoup mieux que moi.” Voilà, c’est ça, Houellebecq. Un mec qui va très mal.* » **David Rault**, qui a écrit un court-métrage avec lui en 2003, sortait d’une crise cardiaque la dernière fois qu’ils ont correspondu par e-mail. « *Début 2012, mon cœur s’est quasiment arrêté de battre pendant une heure, je suis resté dans le coma près d’une semaine. Quand je suis rentré chez moi, Michel m’a posé plein de questions sur l’après. Je n’ai fait que conforter son intuition qu’a priori, il n’y a rien.* » Après des semaines de tentatives, Michel Houellebecq ne m’aura accordé qu’un seul mot : « **Bonjour** ». Là non plus, il n’y a rien eu après.

Par Thomas Pitrel.

Cet article est issu du numéro 5 de *Vanity Fair* paru en novembre 2013.

<http://www.vanityfair.fr/culture/livre/articles/les-absences-de-michel-houellebecq/1947#q4cfFv17YDwj3GHO.99>

oOo